

FLEURANGE.

LV

(Suite.)

Tandis que ce que nous venons de dire se passait au palais, le marquis Adelardi se dirigeait vers la forteresse, considérant, chemin faisant, ce que, dans les circonstances actuelles, il serait opportun de dire à Georges. Après y avoir mûrement réfléchi, il résolut de ne point lui annoncer l'arrivée de Fleurange avant de connaître l'issue de l'entrevue de celle-ci avec l'impératrice. Il ne fallait pas, dans son malheur, torturer Georges par de vagues espérances ; il fallait surtout lui éviter de nouveaux mécomptes. Ce n'était, d'ailleurs, qu'ajourner de bien peu cette communication, puisque l'audience de la jeune fille avait lieu ce jour-là, et qu'il lui serait permis le lendemain d'agir en pleine connaissance de cause.

A ces pensées se joignait une vive appréhension en songeant aux conjonctures nouvelles dans lesquelles se trouvait son ami. Maintenant que son sort était fixé, maintenant que l'émotion de la lutte qui s'était prolongée pendant toute la durée du procès était finie, maintenant que l'heure de la résignation était venue, dans quelle disposition serait Georges ?

Georges, avec sa nature ardente et téméraire, mais en même temps délicate, rebelle à toute entrave, sensible au bien-être avec excès, comment supporterait-il l'horreur de cette situation nouvelle ? lui, qui dans tout ce qui était l'objet de ses études, de ses goûts ou de ses passions, n'avait jamais eu d'autre but que la jouis-